

doute bien payé par le consul, leur avait rapporté, en se livrant à mille bouffonneries, l'heureuse issue de l'aventure. Rendus à la joie, ils s'étaient mis à ma recherche, dès qu'ils avaient su que le gouverneur voulait bien me faire ouvrir l'église.

Cependant nous étions devant le maître autel, écoutant l'explication des vieilles curiosités. Des colonnes de lapis-lazuli, qui semblaient cannelées par des baguettes bronzées, dorées, des pilastres et des panneaux incrustés à la manière florentine, les magnifiques agates de Sicile en surabondance, le bronze et la dorure se rencontrant toujours et unissant tout. Mais c'était une drôle de fugue en contre-point, que les discours entrecoupés du consul, de Kniep et du démonstrateur : les premiers contant les embarras de l'aventure, l'autre m'expliquant ces raretés magnifiques encore bien conservées, et chacun pénétré de son sujet. J'avais ainsi le double plaisir de sentir la valeur de mon heureuse délivrance et de voir employés d'une manière architecturale les produits des montagnes de Sicile, pour lesquels je m'étais déjà donné tant de peine.

Le consul ne cessait pas de m'éclairer sur le sort dont j'avais été menacé. Le gouverneur, mécontent de lui-même, et fâché que j'eusse été dès l'entrée le témoin de sa conduite violente envers le quasi-Maltaise, avait résolu de me faire des honneurs particuliers, et il s'était tracé en conséquence un plan dont l'exécution avait été d'abord contrariée par mon absence. Après une longue attente, le despote s'était enfin mis à table, sans pouvoir dissimuler son impatience et son mécontentement, et la compagnie avait redouté une scène soit à mon arrivée soit au sortir de table. Cependant le sacristain tâchait toujours de reprendre la parole ; il ouvrait les armoires secrètes, construites dans de belles proportions, ornées avec goût et même avec magnificence. Il y restait encore quelques meubles d'église, en rapport avec l'ensemble par la forme et les ornements ; mais je ne voyais aucun objet d'or ou d'argent, aucune véritable œuvre d'art ancienne ou nouvelle.

Au moment où finissait notre fugue italienne-allemande (car le père et le sacristain psalmodiaient dans une langue, Kniep et le consul dans l'autre), un officier, que j'avais vu à table, se joignit à nous. Il appartenait à la suite du gouverneur. Son

arrivée pouvait encore éveiller quelque défiance, surtout quand il s'offrit de me mener au port, où il voulait me conduire en des endroits d'ordinaire inaccessibles aux étrangers. Mes amis se regardaient, mais je ne me laissai pas détourner d'aller seul avec lui. Après quelques discours indifférents, je lui parlai en confidence, et lui avouai que j'avais très-bien remarqué à table des signes bienveillants de plusieurs convives muets qui me donnaient à entendre que je n'étais pas isolé parmi des étrangers, que je me trouvais au contraire au milieu d'amis et même de frères. Je croyais de mon devoir de l'en remercier et je le priais d'exprimer à ses amis la même reconnaissance. Il me répondit qu'ils avaient voulu en effet me rassurer, d'autant qu'ils connaissaient le caractère de leur chef et n'avaient eu réellement pour moi aucune crainte. Une explosion comme celle qui avait éclaté contre le Maltaise était rare, et, quand pareille chose arrivait, le digne vieillard s'en faisait lui-même des reproches ; il s'observait longtemps, vivait quelque temps dans une tranquille insouciance de son office, jusqu'à ce qu'enfin, surpris par un incident inattendu, il se laissait entraîner à de nouvelles violences. L'honnête officier ajouta que tout son désir et celui de ses amis était de se lier avec moi plus intimement ; il faudrait pour cela que j'eusse la complaisance de me faire connaître plus particulièrement, et la nuit prochaine en offrirait la meilleure occasion. J'esquivai poliment cette demande, et je le priai de me pardonner ma fantaisie. Je désirais que pendant mon voyage on ne vit en moi qu'un homme. Si je pouvais, comme tel, inspirer la confiance et obtenir la sympathie, cela m'était agréable et doux, mais divers motifs me défendaient d'entrer dans d'autres relations.

Je ne songeais pas à le convaincre, car je ne pouvais dire mon véritable motif. Cependant je trouvai assez remarquable l'innocente et belle association que les hommes bien pensants avaient formée sous un régime despotique, pour leur défense propre et pour celle des étrangers. Je ne lui cachai pas que je connaissais fort bien leurs rapports avec d'autres voyageurs allemands ; je m'étendis sur le but louable auquel ils voulaient arriver, et je l'étonnai toujours plus par mon obstination secrète. Il fit tout son possible pour me tirer de mon incognito,

mais il n'y réussit pas : échappé à un danger, je ne voulais pas, sans dessein, me jeter dans un autre ; d'ailleurs les idées de ces braves insulaires étaient, je le vis bien, si différentes des miennes que mon intimité n'aurait pu leur offrir ni joie ni satisfaction. En revanche, je passai, le soir, quelques heures encore avec le vigilant et officieux consul, qui m'expliqua aussi la scène avec le Maltais. Ce n'était pas proprement un aventurier, c'était un inquiet coureur de pays. Le gouverneur, qui appartenait à une grande famille, honoré pour sa gravité et son mérite, estimé pour ses services importants, avait pourtant la réputation d'une opiniâtreté sans bornes, d'une fougue sans frein et d'une volonté de fer. Soupçonneux, comme vieillard et despote, craignant sans trop de raison d'avoir des ennemis à la cour, il détestait ces figures qui allaient et venaient et les prenait toutes pour des espions. Cette fois, l'habit rouge s'était trouvé sur son chemin dans un moment où, après une assez longue pause, il avait eu besoin de se remettre une fois en colère pour se soulager le cœur.

Messine, et en mer, lundi 14 mai 1787.

A notre réveil, nous avons tous deux senti du regret de nous être décidés à partir avec le capitaine français, dans notre impatience de fuir le coup d'œil des ruines de Messine. Après l'heureuse issue de mon aventure avec le gouverneur, mes relations avec des hommes de mérite, auxquels je n'avais qu'à me faire mieux connaître, enfin une visite à mon banquier, qui demeurait à la campagne dans une délicieuse contrée, nous faisaient concevoir les plus belles espérances d'une prolongation de séjour à Messine. Kniep, doucement occupé d'une couple de jolies personnes, ne désirait rien plus que la durée du vent contraire, si souvent détesté. Cependant la situation était désagréable : nos malles étaient faites, et il fallait nous tenir prêts à partir à tout moment. Nous y fûmes appelés vers midi ; nous courûmes à bord, et nous trouvâmes dans la foule rassemblée sur le rivage notre bon consul, à qui nous témoignâmes notre reconnaissance en prenant congé de lui. Le coureur jaune y survint aussi afin d'attraper un pourboire. Il reçut de nous une gratification, et nous le chargeâmes d'annoncer à son maître

notre départ, et d'excuser mon absence à table. « Qui fait voile est excusé ! » s'écria-t-il, et puis, se retournant, il fit une cabriole et disparut.

Sur le vaisseau, les choses avaient une tout autre apparence que sur la corvette napolitaine ; mais, en nous éloignant par degrés du rivage, nous fûmes occupés à contempler la vue magnifique du cercle de palais, de la citadelle et des montagnes qui s'élèvent derrière la ville, la Calabre, de l'autre côté, puis, au sud et au nord, la libre vue du détroit, qui se déploie, bordé de part et d'autre de magnifiques rivages. Après que nous eûmes admiré successivement toutes ces choses, on nous fit remarquer à gauche, à quelque distance, un peu d'agitation dans l'eau, et à droite, un peu plus près, un rocher qui faisait saillie sur le rivage : l'un était Charybde, l'autre Scylla. A l'occasion de ces deux objets remarquables, si éloignés l'un de l'autre dans la nature, si rapprochés par le poète, on s'est plaint de l'humeur mensongère de ses pareils, sans réfléchir que, chez tous les hommes, l'imagination, quand elle veut se figurer des objets imposants, se les représente toujours plus hauts que larges, et, par là, donne à l'image plus de caractère, de gravité et de dignité. J'ai entendu mille fois des gens se plaindre qu'un objet connu par le récit ne satisfait plus dans la réalité. La cause en est toujours la même : l'imagination est à la réalité ce que la poésie est à la prose. L'une se représentera les objets puissants et ardens, l'autre s'étendra toujours en plaine. Les peintres de paysage du seizième siècle, comparés aux nôtres, en offrent un exemple frappant. Un dessin de Jodocus Mamper, à côté d'une esquisse de Kniep, rendrait visible tout ce contraste. Tels étaient les discours auxquels nous nous amusions, Kniep lui-même n'ayant pas trouvé assez attrayants les rivages qu'il s'était déjà disposé à dessiner.

Pour moi, je fus de nouveau en proie à la désagréable sensation du mal de mer, et, cette fois, mon état ne fut pas adouci, comme dans le premier trajet, par une séquestration commode. Toutefois la cabine se trouvait assez grande pour recevoir plusieurs personnes ; on ne manquait pas non plus de bons matelas : je repris la position horizontale, et Kniep eut soin de me fournir de pain et de vin rouge. Dans cette position, tout

notre voyage de Sicile m'apparut sous un jour assez triste. Nous n'avions proprement rien vu que les vains efforts des hommes pour se défendre contre les violences de la nature, contre la sournoise malice du temps et contre la fureur de leurs propres hostilités. Les Carthaginois, les Grecs et les Romains, et bien d'autres populations après eux, avaient bâti et ravagé; Sélinonte avait été méthodiquement saccagée; deux mille ans n'avaient pas suffi à renverser les temples d'Agrigente, mais quelques heures, ou même quelques moments, à détruire Catane et Messine. Ces réflexions, qui sentaient vraiment le mal de mer, sont bien dignes d'un homme ballotté sur le flot de la vie : je ne les ai pas laissées s'emparer de moi.

En mer, mardi 15 mai 1787.

C'est en vain que j'espérais arriver cette fois à Naples plus promptement, ou me voir plus tôt délivré du mal de mer. Encouragé par Kniep, j'ai essayé plusieurs fois de me promener sur le pont, mais la jouissance d'un spectacle si divers et si beau m'a été refusée. Quelques incidents m'ont fait seuls oublier mon vertige. Tout le ciel était enveloppé d'une vapeur blancheâtre, à travers laquelle le soleil, sans qu'on pût en distinguer l'image, éclairait la mer, colorée du plus bel azur. Une troupe de dauphins accompagnait le navire. Nageant et sautant, ils demeureraient toujours à la même distance. Je suppose que, de loin et du fond de la mer, ils avaient pris pour une proie l'édifice flottant, qui leur paraissait comme un point noir. Quoi qu'il en soit, les matelots ne les traitaient pas comme une escorte, mais comme des ennemis. Un d'eux a été atteint d'un coup de harpon, sans qu'on ait pu l'amener.

Le vent était toujours défavorable, et notre navire, courant des bordées, ne pouvait que ruser avec lui. L'impatience s'accrut, lorsque certains voyageurs expérimentés assurèrent que ni le capitaine ni le pilote ne savaient leur métier; l'un n'était qu'un marchand, l'autre qu'un matelot; ils n'étaient pas en état de répondre pour tant de vies et tant de biens. Je priai ces braves gens de tenir leurs inquiétudes secrètes. Les passagers étaient nombreux; il y avait des femmes et des enfants de tout âge; car on s'était entassé sur le navire français, ne considé-

rant qu'une chose, c'est qu'on était à l'abri des pirates sous le pavillon blanc. Je représentai que la défiance et l'inquiétude mettraient tout le monde dans la plus pénible position, tandis que jusqu'à présent tous voyaient leur salut dans le tissu sans armes et sans couleurs. Et véritablement, ce bout de toile blanche, entre le ciel et la mer, est, comme talisman certain, un objet assez remarquable. De même que ceux qui partent et ceux qui restent se saluent encore avec des mouchoirs blancs qu'ils agitent, éveillant ainsi de part et d'autre un sentiment de tendresse et d'amitié qu'ils n'auraient sans cela jamais éprouvé, ainsi l'origine est consacrée dans ce simple étendard : c'est comme si quelqu'un attachait son mouchoir à une perche, pour annoncer au monde entier qu'un ami arrive de l'autre bord.

Réconforté de temps en temps avec du pain et du vin, en dépit du capitaine, qui demandait que je mangeasse ce que j'avais payé, j'ai pu enfin m'asseoir sur le pont et prendre part à maint divertissement. Kniep savait m'égayer, et ne cherchait pas, comme sur la corvette, à exciter mon envie en triomphant de la table excellente, au contraire, il m'estimait heureux cette fois de n'avoir point d'appétit.

Mercredi 16 mai 1787.

Nous avons passé de la sorte l'après-midi, sans avoir pénétré, selon nos désirs, dans le golfe de Naples. Nous avons été poussés toujours plus vers l'ouest; le vaisseau s'approchait de Capri et s'éloignait sans cesse davantage du cap Minerve. Tous les passagers étaient impatients et fâchés; mais nous deux, qui observions le monde avec l'œil du peintre, nous pouvions être fort satisfaits. Au soleil couchant, nous avons joui de l'aspect le plus admirable qui se soit offert à nous dans tout le voyage. Devant nos yeux s'allongeait le cap Minerve, brillamment coloré ainsi que les montagnes voisines, tandis que les rochers qui s'étendent au sud avaient déjà pris un ton bleuâtre. Depuis le cap, toute la côte s'illuminait jusqu'à Sorrente. On apercevait le Vésuve, surmonté d'une masse énorme de vapeurs, dont une longue traînée s'avancait vers l'est, et pouvait nous faire présumer une violente éruption. A gauche, Capri se dressait vers le ciel; nous pouvions distinguer parfaitement à travers

la vapeur transparente et bleuâtre les formes de ses rochers. Sous un ciel parfaitement pur et sans nuages, brillait la mer à peine agitée, et qui, dans le silence absolu du vent, finit par se déployer devant nous comme un étang limpide. Nous étions enchantés. Kniep s'affligeait de ce que tout l'art du coloriste ne suffisait pas à reproduire cette harmonie, tout comme le plus fin crayon anglais n'était pas suffisant, dans la main la plus exercée, pour retracer ces lignes. Mais moi, persuadé qu'un souvenir bien moins fidèle que ne pourrait le reproduire cet habile artiste serait infiniment précieux dans l'avenir, je l'ai exhorté à faire un dernier effort de l'œil et de la main; il s'est laissé persuader, et il a exécuté un de ses dessins les plus exacts, qu'il a ensuite colorié, donnant la preuve que le pinceau du peintre pouvait l'impossible. Nous avons observé d'un œil aussi curieux le passage du jour à la nuit. Capri était maintenant devant nous, tout à fait ténébreuse, et, à notre grande surprise, le nuage du Vésuve, tout comme les nuages trainants, s'enflammait de plus en plus; nous vîmes enfin dans le fond de notre tableau une étendue considérable de l'atmosphère illuminée et même jetant des éclairs.

En présence d'une si belle scène, nous n'avions pas remarqué qu'un grand mal nous menaçait, mais le mouvement qui se fit parmi les passagers nous en instruisit bientôt. Plus au fait que nous des aventures de mer, ils faisaient au capitaine et à son pilote des reproches amers d'avoir, par leur inhabileté, manqué le détroit et mis en danger de périr les personnes et les biens qui leur étaient confiés. Nous demandâmes la cause de cette inquiétude, car nous ne pouvions comprendre que, par un calme parfait, on eût quelque malheur à craindre. Et c'était ce calme justement qui désespérait tout le monde. « Nous sommes déjà, disaient-ils, dans le courant qui tourne autour de l'île, et qui, par un singulier mouvement des flots, aussi lent qu'irrésistible, nous entraîne vers les rochers escarpés; où ne se trouve pas un pied de saillie, pas une anse pour nous sauver. » Attentifs à ces discours, nous considérâmes notre sort avec horreur. En effet, quoique la nuit ne permit pas de distinguer le péril croissant, nous observions que le navire, se berçant, et balançant, s'approchait des rochers, qui se dressaient

toujours plus sombres devant nous, tandis qu'un léger crépuscule s'étendait encore sur la mer. On ne pouvait pas remarquer dans l'atmosphère le plus faible mouvement. Chacun déployait et levait en l'air des mouchoirs et de légers rubans, mais il ne se manifestait aucun signe d'un souffle désiré. La foule était toujours plus bruyante et plus tumultueuse. Les femmes n'étaient pas à genoux en prières sur le pont avec leurs enfants, l'espace étant trop étroit pour qu'il fût possible de s'y remuer, elles étaient couchées côte à côte. Plus encore que les hommes, qui étaient assez sages pour songer aux moyens de salut, les femmes invectivaient et maudissaient le capitaine. On lui jetait à la face toutes les critiques qu'on avait faites à part soi pendant tout le voyage, le prix fort cher qu'il faisait payer pour un étroit espace et une mauvaise nourriture, enfin sa conduite, non pas malhonnête, mais mystérieuse. Il n'avait rendu compte à personne de ses actions, et, même le dernier soir, il avait gardé un silence obstiné sur ses manœuvres. Ils n'étaient plus, lui et le pilote, que des marchands venus on ne sait d'où, qui, sans connaissance de la navigation, avaient su, par simple cupidité, se procurer un vaisseau, et qui, par leur incapacité et leur ineptie, causaient la perte de toutes les personnes qui s'étaient confiées en eux. Le capitaine se taisait et semblait toujours s'occuper de notre salut. Pour moi qui, dès mon jeune âge, avais trouvé l'anarchie plus odieuse que la mort, il me fut impossible de me taire plus longtemps. Je m'avançai et je parlai à ces gens à peu près avec le même calme qu'aux oiseaux de Malsesine. Je leur représentai que, dans ce moment, leur vacarme et leurs cris troublaient l'oreille et l'esprit de ceux sur qui reposait notre unique espérance de salut, en sorte qu'ils ne pouvaient ni réfléchir ni s'entendre l'un l'autre. « Pour ce qui vous regarde, m'écriai-je, rentrez en vous-mêmes et adressez votre fervente prière à la Mère de Dieu, qui seule peut, s'il lui plaît, intercéder auprès de son Fils, afin qu'il fasse pour vous ce qu'il fit autrefois pour ses apôtres sur le lac de Tibériade, quand les flots s'élançaient déjà dans la barque et que le Seigneur dormait; et cependant, quand les désespérés l'éveillèrent, il ordonna sur-le-champ au vent de s'apaiser, comme il peut maintenant lui commander de

se mettre en mouvement, si d'ailleurs telle est sa sainte volonté. »

Ces paroles produisirent le meilleur effet. Une des femmes, avec laquelle je m'étais entretenu auparavant sur des sujets moraux et religieux, s'écria : *Ah ! il Barlamè ! benedetto il Barlamè !* En effet, déjà tombées à genoux, elles commencèrent à réciter leurs litanies avec une ferveur extraordinaire. Elles pouvaient le faire avec d'autant plus de tranquillité, que l'équipage essayait encore un moyen de salut, qui du moins frappait les yeux. On avait mis à la mer la chaloupe, qui ne pouvait contenir que six à huit hommes ; on l'attacha par une longue corde au vaisseau, que les matelots tiraient à eux à force de rames. On crut un moment qu'ils le faisaient mouvoir dans le courant, et l'on espérait l'en voir bientôt dégagé. Mais, soit que ces efforts augmentassent la résistance du courant, soit par toute autre cause, la chaloupe et les hommes qui la montaient furent avec la longue corde rejetés circulairement vers le navire, comme la mèche d'un fouet, quand le cocher en a porté un coup. C'était encore une espérance évanouie !

La prière et les gémissements se succédaient tour à tour, et, pour rendre la situation plus affreuse, sur le haut des rochers, les chevriers, dont on avait vu les feux depuis longtemps, criaient d'une voix sourde qu'un navire échouait là-bas. Ils s'adressaient les uns aux autres bien des paroles intelligibles, et quelques passagers, qui connaissaient leur langage, croyaient comprendre qu'ils se réjouissaient du butin qu'ils espéraient pêcher le lendemain. On voulait douter encore que le vaisseau approchât réellement des rochers et fût dans une situation si menaçante, mais ce doute fut bientôt levé, quand l'équipage s'arma de longues perches pour écarter le navire des rochers, si l'on en venait à cette extrémité, jusqu'à ce que ces perches elles-mêmes fussent aussi brisées, et que tout fût perdu. Le vaisseau balançait toujours plus fort ; le ressac paraissait augmenter ; le mal de mer me reprit et me força de descendre dans la cabine. A moitié étourdi, je me couchai sur mon matelas, avec une sensation qui avait un certain charme, dérivé peut-être du lac de Tibériade : car j'en voyais flotter devant moi l'image, telle que nous la présente la Bible illustrée de

Mérian. Ainsi la force des impressions morales et sensibles à la fois ne se déploie jamais avec plus d'énergie que quand l'homme est entièrement refoulé sur lui-même. Je ne saurais dire combien de temps je passai dans ce demi-sommeil, mais je fus réveillé par un grand vacarme qui se faisait sur ma tête. Je pus entendre distinctement que c'étaient les cordages qu'on traînait sur le pont, et j'en conclus qu'on faisait usage des voiles. Au bout d'un moment, Kniep accourut et m'annonça que nous étions sauvés. Il s'était levé un léger souffle de vent ; on était occupé dans ce moment à déployer les voiles ; il n'avait pas manqué de mettre lui-même la main à l'œuvre. Déjà on s'éloignait du rocher sensiblement, et, quoiqu'on ne fût pas encore tout à fait hors du courant, on espérait pourtant de le surmonter. Sur le pont tout était tranquille. Bientôt plusieurs passagers survinrent ; ils annoncèrent l'heureux événement et se couchèrent.

A mon réveil, le quatrième jour de notre traversée, je me trouvai sain et dispos comme je l'avais été après le même intervalle dans notre passage en Sicile, en sorte que, dans une plus longue navigation, j'aurais probablement payé mon tribut par un malaise de trois jours. Je voyais du pont avec plaisir l'île de Capri, que nous laissions de côté à une assez grande distance, et notre vaisseau dans une direction telle que nous pouvions espérer d'entrer dans le golfe, ce qui eut lieu en effet bientôt après. Alors nous eûmes le plaisir, après une nuit pénible, d'admirer sous un jour opposé les mêmes objets qui nous avaient ravivés la veille. Bientôt nous laissâmes derrière nous cette île de rochers si dangereuse.

La veille, nous avions admiré le côté droit du golfe ; maintenant les châteaux et la ville se présentaient en face de nous, puis, à gauche, le Pausilippe et les langues de terre qui s'étendent jusque vers Ischia et Procida. Tout le monde était sur le pont, et, au premier rang, était un prêtre grec, très-épris de son Orient : interrogé par les indigènes, qui saluaient avec ravissement leur admirable patrie, et pressé de dire ce qu'il pensait de Naples en comparaison de Constantinople, il répondit avec enthousiasme : « *Anche questa è una città !* C'est là aussi une ville ! »

Nous avons abordé à la bonne heure, au milieu d'une foule bourdonnante. C'était le moment le plus animé de la journée. Nos malles et nos autres effets étaient à peine débarqués et déposés sur le rivage, que deux portefaix s'en sont emparés, et aussitôt que nous eûmes dit que nous logions chez Moriconi, ils se mirent à courir avec ce fardeau comme avec un butin, si bien que nous ne pouvions les suivre des yeux à travers les rues populeuses et la place fourmillante. Kniep avait le portefeuille sous le bras et nous aurions du moins sauvé les dessins, si ces portefaix, moins honnêtes que les pauvres diables napolitains, ne nous avaient pris ce que les écueils avaient épargné.

NAPLES.

A Herder.

Naples, 17 mai 1787.

Me voilà revenu en bonne santé, mes amis. J'ai fait à travers la Sicile un voyage facile et rapide. A mon retour, vous jugerez comment j'ai vu. En m'attachant jusqu'à ce jour et en m'arrêtant aux choses, j'ai acquis une incroyable facilité à tout jouer, pour ainsi dire, à livre ouvert, et je me trouve heureux de posséder si complète et si claire dans mon esprit la grande, belle et incomparable idée de la Sicile. Il n'y a plus dans le Midi aucun objet qui m'attire, car je suis revenu hier de Pæstum. La mer et les îles m'ont procuré des jouissances et des fatigues, et je m'en vais satisfait. Permettez-moi de réserver tous les détails pour mon retour. A Naples, on ne peut se recueillir. Je vous peindrai ce lieu maintenant mieux que mes premières lettres ne l'ont fait. Je partirai pour Rome le 1^{er} juin, si aucune force majeure ne s'y oppose, et je pense quitter Rome au commencement de juillet. J'ai besoin de vous revoir aussitôt que possible. Ce seront d'heureux jours. J'ai amassé une immense cargaison, et j'ai besoin de repos pour tout élaborer.

Je te remercie mille fois pour ce que tu fais d'obligeant et

de bon en faveur de mes ouvrages; je voudrais, de mon côté, faire toujours quelque chose de mieux pour te complaire. Tout ce qui me viendra de toi, où que cela m'arrive, sera bienvenu. Nos idées se rapprochent autant qu'il est possible sans être identiques, et elles se touchent surtout de près dans les points principaux. Si tu as tiré beaucoup de toi-même dans ces derniers temps, moi j'ai beaucoup acquis, et je puis espérer un bon échange. Mes idées sont, il est vrai, comme tu dis, très-attachées au présent, et, plus je vois le monde, moins j'espère que l'humanité devienne jamais une masse intelligente, heureuse et sage. Peut-être, parmi les millions de mondes, en est-il un qui peut se glorifier de cet avantage; j'espère aussi peu pour le nôtre, avec sa constitution, que pour la Sicile avec la sienne.

Dans la feuille ci-jointe, je dis quelque chose de ma course à Salerne et à Pæstum. C'est le dernier et, je pourrais dire, le plus admirable tableau que j'emporte entier dans le Nord. Le temple du milieu est, selon moi, préférable à tout ce que l'on voit encore en Sicile.

Au sujet d'Homère, il semble qu'un bandeau soit tombé de dessus mes yeux. Les descriptions, les comparaisons, nous paraissent poétiques et sont néanmoins plus naturelles qu'on ne peut dire, mais tracées avec une pureté et une intimité qui effrayent. Les fables mêmes les plus étranges ont un air naturel que je n'ai jamais senti comme dans le voisinage des objets décrits. Permetts-moi d'exprimer ma pensée en deux mots: les anciens représentent l'existence, et nous, d'ordinaire, l'effet; ils décrivent l'horrible, et nous, horriblement; l'agréable, et nous, agréablement. De là vient tout le forcé, le maniéré, les grâces affectées, l'enflure; car, si l'on travaille l'effet et pour l'effet, on ne croit jamais pouvoir le rendre assez sensible. Si ce que je dis n'est pas nouveau, du moins une nouvelle occasion me l'a fait très-vivement sentir. Et maintenant rivages et promontoires, golfes et baies, îles et langues de terre, rochers et côtes sablonneuses, collines buissonneuses, douces prairies, champs fertiles, jardins ornés, arbres cultivés, vignes pendantes, montagnes nuageuses et plaines toujours riantes, écueils et récifs, mer, qui environne tout, avec mille variations et mille